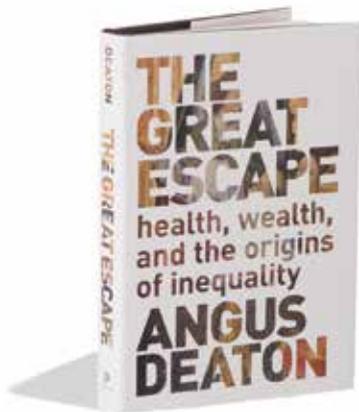


Aider autrement



Angus Deaton

The Great Escape

Health, Wealth, and the Origins of Inequality

Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 2013, 360 pages, 29,95 dollars (toilé).

Angus Deaton, économiste à l'université de Princeton, a écrit un livre élégant, fascinant et de large portée sur l'histoire des progrès de la santé et du bien-être matériel aux États-Unis et dans le monde, de la préhistoire aux temps modernes.

Une partie de la population mondiale est déjà sortie dans une large mesure de la pauvreté et des problèmes de santé, la majeure partie est en train d'en sortir, et certains, malheureusement, n'ont pas encore entamé ce processus auquel fait référence la grande évasion du titre. Ce livre est un voyage accessible et agréable, raconté par une autorité mondiale sur le plan des données relatives à la santé et au revenu, et l'examen des hypothèses, des biais et des lacunes de ces statistiques en fait un excellent livre. Une bonne partie du livre est un avertissement : il y a des incertitudes et des compromis inévitables dans toutes les données économiques et sanitaires, et il ne faut donc pas trop y croire.

Deaton expose brièvement l'histoire et l'ampleur des progrès accomplis, ainsi que leurs causes majeures. Il note que la baisse de la mortalité élevée n'a été que faiblement liée à celle de la pauvreté. En Occident, ce n'est pas

principalement l'augmentation de la richesse privée qui a entraîné une amélioration de la santé, mais plutôt une amélioration des services publics tels que l'eau et l'assainissement. La réponse à la question de savoir si, sur les 50 dernières années, la mortalité infantile a baissé plus rapidement dans les pays en développement à croissance plus rapide est clairement négative. Il aurait donc peut-être fallu parler d'évasions au pluriel dans le titre.

Parallèlement aux progrès, des méfaits inutiles ont été commis au nom de la maîtrise de la croissance démographique. Tous les pays sont sortis du piège malthusien de l'ère pré-industrielle, lorsque la croissance de population était liée régulièrement à une baisse du revenu et à une dégradation de la santé.

Les lecteurs qui cherchent des indications simples pour favoriser la croissance du revenu dans des pays mal embarqués ou pour poursuivre les progrès de la santé mondiale seront déçus. Deaton estime qu'il est idiot de chercher une « clé de la croissance » : cela revient à « établir des généralisations futiles sur la base de coïncidences. C'est ce que les Étrusques et les Romains faisaient avec des entrailles de poulet ». L'auteur soutient que des institutions conçues pour l'élite sont nuisibles à la croissance.

L'auteur s'étend sur une recommandation visant à aider les plus pauvres : réduire les budgets de l'aide. L'aide n'encourage pas la croissance, dit-il. Une aide abondante est en fait un « obstacle au développement » qui peut corroder les institutions et permettre aux dirigeants de gouverner sans consentement parce qu'ils n'ont pas besoin d'imposer leurs citoyens. L'auteur est favorable à un certain type d'aide et à certains moyens d'en fournir, par exemple le financement du développement de nouvelles technologies, y compris de médicaments. Il note aussi que l'aide extérieure a sauvé des millions de vies dans les pays pauvres, principalement en réduisant les décès d'enfants dus à des maladies infectieuses. Mais même le rôle de l'aide dans la santé est limité

par le fait qu'elle ne contribue pas à établir des systèmes de santé de base.

En fait, il est difficile de démontrer que l'aide, en moyenne, a beaucoup contribué à la croissance économique dans les pays pauvres. Comme l'indique Deaton, d'autres instruments plus puissants y contribuent davantage, par exemple les migrations, la libéralisation des échanges et la réforme des subventions. Une bonne partie, peut-être la majorité, de l'aide a été gaspillée par le passé.

Mais les preuves de l'effet *négligé* de l'aide ne sont pas très convaincantes non plus. Selon une analyse récente du FMI (document de travail 12/186), dans les pays pauvres ayant des institutions faibles, l'aide remplace les impôts environ 1 pour 1, mais, dans le pays bénéficiaire moyen, 1 dollar d'aide supplémentaire réduit les impôts perçus par l'État de 9 centimes seulement. Il semble aussi que, même dans les pays tributaires de l'aide qui sont mal gouvernés, l'aide peut parfois contribuer à mettre en place des systèmes de santé de base. De 2004 à 2010, l'espérance de vie en Afghanistan est passée de 42 à 62 ans, grâce, dans une mesure non négligeable, à un programme financé par l'agence américaine du développement international et exécuté par le biais du ministère de la santé. Ce programme a fourni des services de santé de base à 90 % de la population.

Les millions de vies qui sont sauvées par l'aide et les projets d'aide efficaces dans de nombreux secteurs de nombreux pays, en dépit de nombreux échecs, sont des raisons de réformer, et non de restreindre, le système de l'aide. Une telle réforme, accompagnée d'une hausse des migrations et d'un commerce plus équitable, pourrait aider des millions de personnes supplémentaires à échapper aussi à la pénurie et aux problèmes de santé — la grande évasion que Deaton a si bien décrite.

Charles Kenny

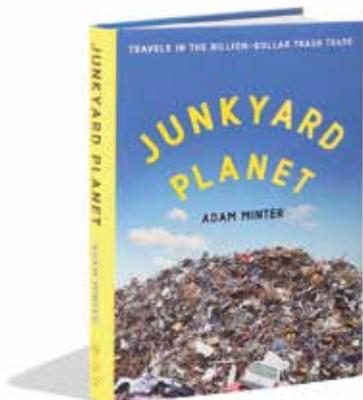
Chercheur principal,

Center for Global Development

Auteur, *Getting Better: Why Global*

Development Is Succeeding and How We Can Improve the World Even More

Recycler un meilleur avenir



Adam Minter

Junkyard Planet

Travels in the Billion-Dollar Trash Trade

Bloomsbury Press, New York, 2013, 304 pages, 27,50 dollars (toilé).

Les vampires font de leurs victimes de nouveaux vampires en les mordant. Le livre d'Adam Minter contient un exemple analogue de dommages causés à l'environnement qui transforment des citoyens innocents en pollueurs. Pour examiner l'industrie mondiale des déchets, l'auteur se rend à Wen'an, le centre de l'industrie chinoise des déchets plastiques. Des déchets plastiques non seulement de Chine mais des États-Unis et d'Europe sont recyclés ici, un processus qui met en danger la santé de la population locale. Le recyclage du plastique produit des toxines dangereuses, et les congestions cérébrales et l'hypertension sont fréquentes dans une région où l'espérance de vie est faible.

La population de Wen'an se rappelle que ses terres étaient vertes et agréables, réputées pour leurs pêchers et leurs ruisseaux limpides. La pollution industrielle due à la non-réglementation de l'industrie pétrolière a empoisonné les sols et les ruisseaux, les agriculteurs n'ont plus pu cultiver, et la population s'est mise au plastique pour survivre sur le plan économique. Minter note que c'est probablement l'endroit le plus pollué qu'il ait jamais vu, et une bonne partie du plastique vient de son pays, les États-Unis.

Fils d'un marchand récupérateur du Minnesota, Minter, un journaliste basé à Shanghai, adore les parcs à ferrailles, et c'est visiblement avec plaisir qu'il couvre l'évacuation des déchets dans son travail. D'aucuns veulent protéger les baleines et les ours, mais, selon lui, les parcs à ferrailles font partie de la beauté de notre planète, et il les défend. Cependant, si ce livre n'est pas une histoire d'horreur environnementale, il n'appartient pas non plus au genre qui claironne que l'économie verte est la solution à tous nos maux. Il s'agit d'un examen rigoureux du recyclage, qui montre que, si cette activité est vitale et attire des entrepreneurs créatifs, elle est aussi inévitablement sale et destructrice.

Le recyclage économise de l'énergie. Il faut beaucoup d'énergie pour produire des substances telles que l'aluminium à partir de minerais, mais beaucoup moins à partir de déchets. Minter note aussi que l'extraction de métaux déplace souvent des communautés et détruit des écosystèmes locaux. De manière plus controversée peut-être, il rejette l'idée selon laquelle l'expédition de déchets américains et européens en Chine est intrinsèquement de l'exploitation. Les entreprises chinoises sont demandeuses parce que ces déchets contribuent à leur vaste base manufacturière. En dépit d'exemples tels que Wen'an, la réglementation et de meilleures techniques de récupération rendent le secteur moins nocif.

Néanmoins, si l'affection de Minter pour les marchands de déchets qu'il interroge et avec qui il voyage est évidente, il note que le recyclage n'est jamais sans coût pour l'environnement. (Quand on met des canettes dans une boîte de recyclage, on pense avoir fait une bonne action, mais on externalise simplement le traitement de nos déchets. Pire, Minter cite des études scientifiques qui montrent que le recyclage encourage le gaspillage.)

Il vaut mieux réutiliser que de recycler, et le mieux est de ne pas utiliser un produit du tout. Si l'on peut considérer que ce livre rend hommage au marché, il désapprouve aussi le capitalisme débridé. Pour chaque entreprise qui recycle, il y a un produit qui ne devrait

pas être jeté pour commencer, mais c'est lucratif pour les fabricants si nous le faisons. L'auteur soutient ardemment qu'il faut fabriquer des produits tech-

De manière plus controversée peut-être, il rejette l'idée selon laquelle l'expédition de déchets américains et européens en Chine est intrinsèquement de l'exploitation.

nologiques qui durent plus longtemps et peuvent être réparés plutôt que jetés si nous tenons à réduire sensiblement les dommages que nous causons collectivement à l'environnement.

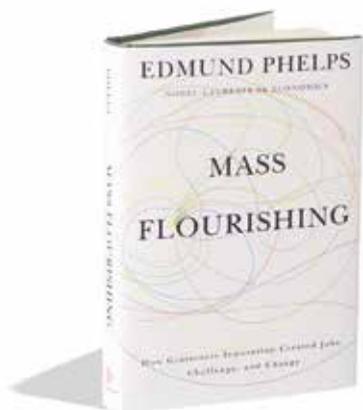
Minter me rappelle Elinor Ostrom, première femme prix Nobel d'économie (voir *F&D* de septembre 2011), qui a étudié la «tragédie des biens communs» et noté que, loin d'être une histoire tragique, les terres communes ont souvent été conservées soigneusement par les populations locales. Plutôt que de croire à un modèle métaphorique de catastrophe environnementale, elle a étudié les moyens créatifs de faire face aux problèmes écologiques. S'il n'est pas un chercheur universitaire, Minter, comme Ostrom, demande aux gens comment ils font, rejette les idées préconçues en faveur de connaissances pratiques et note que les solutions faciles sont souvent simplistes.

Cet ouvrage est agréable et fascinant à lire. Plus un roman qu'un gros volume aride, il regorge d'informations subtiles. Ni l'incinération ni les décharges ne sont une solution durable à notre accoutumance apparente aux déchets, mais le recyclage n'est pas toujours non plus la solution verte qu'il semble être.

Derek Wall

Coordinateur international, Parti écologiste d'Angleterre et du pays de Galles, auteur de *The Sustainable Economics of Elinor Ostrom*

Des conseils classiques pour des économies modernes



Edmund Phelps

Mass Flourishing

How Grassroots Innovation Created Jobs, Challenge, and Change

Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 2013, 392 pages, 29,95 dollars (relié).

Edmund Phelps envisage son ouvrage inhabituel et ambitieux comme un traité pour notre époque, un manifeste pour un capitalisme différent. Le ton est parfois source d'inspiration, parfois hargneux et provocateur. L'auteur célèbre les vertus et principes aristotéliens, et sa conviction que l'objectif final de tout système économique moderne est l'*eudaimonia*, qu'on traduit souvent par bonheur, mais que de nombreux auteurs modernes conçoivent plutôt comme une forme de prospérité raffinée. On trouve également au centre de cet ouvrage le vitalisme, à savoir la force qui pousse à innover, qui est une composante essentielle de l'image que Phelps a d'une économie moderne.

Pour Phelps, l'Europe du 20^e siècle et les États-Unis d'après-1960 souffrent d'un trop-plein de ce qu'il nomme corporatisme : un secteur public enflé, des programmes accrus d'aide sociale et de transferts, et des syndicats puissants qui conspirent avec des patrons puissants et les grandes entreprises. Tout cela débouche sur de la bureaucratie et un mode de vie qui dédaigne de plus en plus l'innovation. Il dit même, dans l'excès, que l'Amérique souffre des mêmes maux que la Grèce actuelle.

L'analogie la plus évidente pour ce livre est sans doute le sombre *Capita-*

lisme, socialisme et démocratie (1942) de Joseph Schumpeter. *Mass Flourishing* est lui aussi difficile à classer sur l'échiquier politique classique. Il n'est tendre ni avec la promotion de l'État providence par la gauche, ni avec les valeurs traditionnelles, qui semblent renvoyer chez Phelps à des valeurs plus anciennes et non commerciales telles que l'altruisme. Dans une section empirique, Phelps cherche à montrer que la satisfaction professionnelle, par exemple, est moindre dans les sociétés traditionnelles. Il présente la persistance des valeurs traditionnelles comme la source d'une fâcheuse tendance au corporatisme dans les pays avancés.

Chaque partie de l'ouvrage propose un point de vue différent sur la capacité de l'homme à innover : la première offre un panorama de l'histoire économique et nous éclaire sur le fondement aventureux de la croissance économique rapide des 200 dernières années; la deuxième, plus économique, analyse les résultats, notamment en termes de satisfaction professionnelle, du capitalisme, du socialisme et du corporatisme; la dernière, plus philosophique ou théorique, identifie une nouvelle éthique du capitalisme, ou modernisme, et le compare au traditionalisme.

D'après Phelps, les traditionalistes craignent le changement et la crise, et sont surreprésentés au pouvoir et dans les organisations internationales. Il s'élève contre les décideurs et les analystes qui veulent une «croissance équilibrée». Il dit au FMI de ne pas s'inquiéter des déséquilibres mondiaux, ni de mettre l'accent sur la prévention des crises : penser autrement montre que «le FMI a perdu de vue les principes d'une économie moderne-capitaliste qui fonctionne».

Le raisonnement de Phelps est axé sur la culture et les façons de la mesurer pour expliquer la croissance économique. Il note un décalage : la «pensée moderne» apparaît en 1500, mais l'économie moderne n'apparaît qu'après les guerres napoléoniennes. Pour lui, seule une nouvelle orientation, où nombreux sont ceux qui recherchent l'aventure et l'innovation (et pas seulement quelques

entrepreneurs), peut expliquer la croissance économique moderne.

Phelps polémique avec Adam Smith (qui, en 1776, ne pouvait pas vraiment comprendre les perspectives de progrès technique), l'économie historique allemande (trop centrée sur les institutions), Max Weber (plus intéressé par l'ascétisme et l'épargne que par «l'expérimentation, l'exploration, l'audace et le mystérieux»), Schumpeter (concentré sur les entrepreneurs héroïques, dans la tradition institutionnaliste allemande) et Joel Mokyr (qui met trop l'accent sur la science et les origines de la révolution industrielle). En accord avec le consensus des historiens économiques actuels, le monde d'avant-1800 est perçu comme en grande partie statique, avec peu de véritable croissance des revenus. Bizarrement, l'auteur néglige l'explication moderne la plus répandue des changements advenus après 1800 : le passage de l'énergie humaine et animale à l'énergie tirée des ressources naturelles, surtout des combustibles fossiles.

Phelps finit par une conclusion frappante et enthousiasmante qui permet une multiplicité de systèmes de valeurs. Certains choisiront de vivre selon une éthique moderniste (qui doit intégrer un certain degré de redistribution pour garantir un résultat juste); d'autres préféreront le traditionalisme (attachement à la famille ou à la communauté). Ces derniers ne doivent profiter d'aucune justice redistributive. Ceux qui voudraient mener leur vie selon ce que Phelps décrit comme un principe non aristotélien de bien-vivre doivent être exclus de la redistribution selon le raisonnement de John Rawls pour l'égalité sociale (parce qu'ils «ne contribuent pas à la production d'un excédent social redistribuable»). Ce rebondissement vise à montrer comment un monde devenu moderne peut s'accommoder de la tradition. Cependant, il cadre mal avec l'impression générale du livre : une mise à jour de la réflexion de Schumpeter sur la dynamique autodestructive de l'économie moderne.

Harold James

Professeur d'histoire et de relations internationales
Université de Princeton